

LES AIGLES DE WATERLOO

(Voir gravure)

A PROPOS DE LA RÉCENTE INAUGURATION DU MONUMENT
FRANÇAIS DE WATERLOO

Ce fut le dernier chant de la grande épopée.
La mort avait fauché plus d'un épi vivant ;
L'Héroïsme immortel dont se brisa l'épée,
Impassible, dormait souffleté par le vent.
Et lorsque le silence eut envahi l'espace,
Les corbeaux enhardis accoururent enfin.
Ce fut un long appel, furieux et rapace ;
Attirés par la mort et poussés par la faim,
Ils allaient insulter de leur ignoble fête
Les corps des héros morts et couchés dans leur sang.
Mais un grand aigle d'or tombé dans la défaite
S'est relevé vivant, superbe et menaçant,
Et, chassant les pillards du feu de ses prunelles,
Il défendait ceux-là qui l'avaient défendu
De leur vie. Et là-bas, farouches sentinelles,
D'autres aigles soudain, renfort inattendu,
Terribles, se dressaient sur les hampes brisées,
Et, jaloux de leur gloire, ils la gardaient aussi.

Dans l'horreur de la nuit, les luttes apaisées
Reprennent dans les airs, sanglantes, sans merci.
On attaque, on repousse, on égorge, on fait rage,
C'est le cri du triomphe et le cri de douleur ;
Les corbeaux sont le nombre, et l'aigle est le courage.
Mais le nombre est enfin vaincu par la valeur.

Or tandis que fuyaient, honteux, les oiseaux louches,
Près de leurs glorieux étendards en lambeaux,
Les grenadiers dormaient, tranquilles et farouches ;
Les aigles les avaient délivrés des corbeaux.

HENRI GUERLIN.

LA GUERRE

Quand l'aigle, roi de l'air, plane au-dessus des nues
Dans son vol orageux,
Quand son aile à travers des sphères inconnues
Touche aux sommets neigeux,

Si parcourant les airs comme dans son empire
Un tyran redouté,
Il redescend parfois vers la terre où respire
La pauvre humanité,

Saura-t-il si son aile au milieu de l'espace
Qu'il parcourt en vainqueur
N'a pas d'un coup fatal frappé l'oiseau qui passe,
Timide voyageur ?

L'aigle suspendra-t-il sa course vagabonde
Pour ce faible roseau ?
Qui lui dira jamais la blessure profonde
Qu'il fit à cet oiseau ?

Ainsi quand le génie au delà de la sphère
Où rampent tant d'esprits,
Jette en courant son âme et répand sa lumière
Sur l'univers surpris ;

Quand il livre son trône au hasard des batailles,
Aux chances des combats,
Un instant songe-t-il aux milliers d'entrailles
Qu'il déchire ici-bas ?

Songe-t-il en sa force aux vides des chaumières,
Aux adieux des mourants ?
A-t-il jamais pensé d'interroger les mères
Sur leurs fils expirants ?

Hélas ! il n'entend pas des rangs de son armée
Monter les longs sanglots,
Et sa gloire lui cache, éphémère fumée,
Le sang qui coule à flots.

O guerre, œuvre de l'homme, hécatombe sanglante
Des peuples effarés,
Par toi l'humanité va toujours pantelante
Et les seins déchirés !

ADOLPHE POISSON



LE MONUMENT FRANÇAIS DE WATERLOO, PAR GÉROME

LE BIEN DE VIVRE

Notre fin de siècle s'est donné les gants d'avoir inventé le pessimisme, et, à l'en croire, Schopenhauer et Nietzsche auraient apporté, l'un complétant l'autre, une révélation.

Il faut pourtant en rabattre. Sans remonter plus haut que les livres bibliques et sans aller plus loin que l'Arabie, Job me paraît avoir dit, à peu de chose près, tout ce qu'on débite de nos jours sur ce sujet folâtre.

L'exemple suffit pour établir que la "course à la mort" n'est pas un sport exclusivement contemporain.

Je ne rappellerai donc pas René, Obermann, Adolphe, Lara, Manfred, Werther, tous les types de mélancoliques et de désespérés, éclos presque simultanément dans les cerveaux sataniques et romantiques d'il y a soixante ou quatre-vingts ans.

En vérité, ce n'est ni aujourd'hui ni hier qu'on s'est posé la question, en des langues diverses : *Is life worth living?* La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? et que certains ont répondu : Non.

On a tenté, sur cette impression, d'échafauder une doctrine dont l'influence ne pourrait être que déplo-

nable, car elle substitue le dégoût au courage, l'indifférence au désir, la paresse sans but à l'esprit et à l'activité. Mais elle n'a point, en réalité, de tels effets sur ses nombreux adeptes, que l'on voit travailler, jouir, souffrir, souhaiter, espérer, vivre en un mot, au milieu de nous et comme nous. C'est qu'heureusement c'est une mode, c'est un snobisme, comme on dit, bien plus qu'une croyance, et que la vaillante âme française est réfractaire à ce virus.

* *

Qu'on appelle, comme on le fait depuis qu'il y a des êtres qui peinent et pleurent, ce monde une vallée de larmes et la vie un triste pèlerinage, il n'en reste pas moins que, malgré la rapidité de la course, on ramasse contre quelques fleurs que l'on peut, quoi qu'en dise Bossuet, admirer et cueillir en passant ; que si l'océan des douleurs bat et submerge le cœur de l'homme, une goutte de joie le remplit ; qu'un triomphe, même éphémère, paie des années de tentatives déçues et de labeurs acharnés ; qu'une caresse et un sourire illuminent les plus sombres chagrins, comme le soleil éclaire les nuages noirs.

Sous les sanglots, les lamentations, les regrets, les fureurs, et les désespérances bouillonnent la force de la vie, le besoin, la volonté, la puissance d'être heureux.

Vous ne voulez pas convenir que la vie est bonne ? Soit. Montrez-nous donc ce qui est meilleur qu'elle